

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 18

Artikel: Lè ministrès et lè martchands dè bou
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195524>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

par M. le docteur Nôbin Chander Paul, assistant chirurgical militaire aux Indes.

Cet état spécial d'arrêt de la vie porte chez les yagués le nom de *samâdhi* et s'obtient, paraît-il, par un procédé spécial d'auto-hypnotisation.

« Il y a deux variétés de samâdhi, appelées *samprajna* et *asamprajna*, rapporte d'après le traité de *yoga* M. A. de Rochas dans ses *Etats profonds de l'hypnose* (chez l'éditeur Chamuel). Le colonel Townsend, qui pouvait arrêter le mouvement de son cœur et de ses artères à volonté, et mourir ou expirer à son gré, puis revivre, était un exemple de *samprajna samâdhi*. Les yagués de Jesselmere, du Punjab et de Calcutta, qui entraient dans un état pareil à la mort en avalant leur langue, et qui ne pouvaient pas reprendre la vie à volonté, étaient des exemples d'*asamprajna samâdhi*; ils ne pouvaient ressusciter qu'avec l'aide d'autres personnes, qui retiraient la langue enfoncée dans le pharynx et la remettaient à sa place normale. »

De nombreux témoins ayant vécu en Orient — et parmi eux on peut citer le physiologiste allemand Preyer, le docteur E. Sierke de Vienne, le naturaliste Hœckel, sir Claudius Wade, ministre résident anglais à Lahore, et le docteur autrichien Honigberger qui, plusieurs années durant, remplit les fonctions de médecin particulier près du rajah de Lahore, nous ont rapporté des récits authentiques de cas de mort apparente prolongée et dans lesquels la vie fut rappelée cependant de façon parfaite.

Ainsi que le constate son rapport, le docteur Honigberger fut témoin du rappel à l'existence, après deux mois, d'un yagui chez lequel toutes les fonctions vitales, la respiration comprise, étaient si bien suspendues, que le patient avait pu être enterré durant près de soixante jours dans un caveau, sous quatre pieds de terre.

Suit le rapport trop long à reproduire ici.

FAVEY ET GROGNUZ A YVERDON

XXIX

Le dîner terminé, l'acheteur regarda sa montre, s'excusa, salua tout le monde et courut à la gare. Ainsi qu'il l'avait annoncé dans la matinée, une affaire pressante l'appelait à Lausanne.

Dix minutes plus tard, quelqu'un frappe à la porte. Grognuz s'empresse d'aller ouvrir et s'écrie : « Bravo ! voilà mossieu le régent !... Quelle chance !... Vous arrivez juste pour boire un verre avec nous... Et que dites-vous de bon, mossieu le régent ? »

Sur un signe de ce dernier, Grognuz sort sur le palier et referme la porte après lui.

— Tout de bon, cette fois, fait l'instituteur, tout de bon... Fâché de vous déranger ; seulement deux mots à M. le notaire au sujet de la prochaine stipulation d'un acte bien cher et bien précieux pour moi.

Et, regardant Grognuz avec un doux et malin sourire, il lui montre sa main gauche ornée d'un anneau de fiançailles.

— Y a pas de doute, exclame Grognuz, ça y est !

— Oui, cher monsieur, je viens d'Yverdon et suis le plus heureux des hommes !... J'ai enfin obtenu la main de cette adorable enfant, de cette femme accomplie après qui mon cœur a tant de fois soupiré !

— Je savais bien que ça se décrocherait. Le père me l'avait bien laissé sentir. Seulement il fallait le temps, quoi !

— Mais que d'angoisses jusque-là ! reprit le régent. Quand vous me vîtes si désillusionné, si triste lors de notre rencontre à Yverdon, vous ne supposâtes point tous les tourments que j'endurais !... Que de nuits sans sommeil !... — Ah ! ça vous empêchait de dormir. Eh bien, moi, à votre place, j'aurais pionicé comme un bienheureux. C'était de beau savoir qu'elle capitulerait... Quand on est jeune et beau garçon comme vous, voyons !... Mais c'est pas le tout, venez voir montrer cette affaire à l'ami Favey et à nos chères moitiés, — qui sont, ma

foi, toutes gentilles depuis quelque temps. Allons, entrez voir.

Et Grognuz, le prenant par le bras, l'introduit en attirant immédiatement l'attention sur l'anneau de fiançailles.

— Voilà mossieu le régent qui est au nec plus extra du bonheur, dit-il.

— Ça ne m'étonne pas, répond Favey, j'étais sûr que ça viendrait. Tant mieux, il aura aussi son gouvernement !

Dans leur impatiente curiosité, les dames se rapprochèrent du pédagogue et, sans en avoir l'air, parvinrent à entrer dans ses confidences les plus intimes. « Toutes nos félicitations, lui disaient-elles, d'un ton mielleux et avec de petits airs imités de la cousine de Lyon ; nous espérons que vous nous présenterez bientôt votre fiancée.

— Verse voir, Favey ; à votre santé, belle-sœur, interrompit Grognuz, et à la bonne santé de mossieu le régent : qu'il vive, qu'il vive et soit heureux, Clé, entends nos vœux !

Et tous de reprendre : « Qu'il vive, qu'il vive, etc. »

Les verres s'entrechoquent de nouveau et Favey s'écrie : « Si nous en chantions là une bonne tous ensemble en tueur. Allons, mossieu le régent ; moi je ferai la basse... Elise, fais voir le supériusse.

Et l'instituteur, l'œil brillant, les traits rayonnants de joie, entonne :

La Suisse est belle,
Oh ! qu'il la faut chérir !
Sachons pour elle
Vivre ou mourir.
Etc.

De chanson en chanson, la gaité retint nos gens à l'hôtel jusqu'au soir. Ils s'acheminèrent enfin vers leur village, tous très animés, très contents.

Au sortir de la ville, les chansons reprirent sur des airs de marche, entre autres *Roulez tambours*. Et tous se donnèrent le bras, formant ainsi une longue chaîne, et obligés de se ranger au bord du chemin chaque fois qu'un char venait à passer. L'instituteur était au milieu, une dame à chaque bras. Leur adressant mille compliments flatteurs, il se plaisait à leur dire qu'il les trouvait rajeunies de vingt ans, ce qu'elles semblaient accepter de la meilleure grâce.

En somme, belle et agréable journée, véritable fête de famille, qui contribua à apporter de plus en plus d'amitié, d'union et de paix dans les deux ménages.

Nos lecteurs se souviennent que Favey et Grognuz s'étaient promis de retourner à Yverdon pour visiter l'Exposition d'une manière complète, en compagnie de leurs épouses. Ils ne se hâtèrent cependant point de faire cette course, car de tous côtés on leur avait affirmé que l'Exposition, dont la fermeture avait été fixée au 30 septembre, serait prolongée jusqu'à fin octobre.

Enfin, le 1^{er} octobre, ils se mirent en route pour Yverdon. Dès leur arrivée dans cette ville, ils se dirigèrent vers l'Exposition, dans l'intention de dîner à la cantine, avant de commencer leur visite.

— Tu as toujours ton bief, beau-frère ?

— Aloo.

— Moi aussi, mais il nous en faut encore deusse pour la Marienne et l'Elise.

Et Grognuz, ne voyant que de rares personnes sur la place, ajouta :

— Ça veut bien aller, il n'y aura pas beaucoup de monde aujourd'hui. Puis il frappe au guichet... rien. Il frappe de nouveau... personne !... « Charrette ! s'écrie-t-il avec mauvaise humeur, ils l'ont cotée !... »

En effet, la clôture de l'Exposition d'Yverdon avait eu lieu la veille.

L. M.

FIN.

Un nouveau chansonnier.

La Section des Diablerets du Club alpin suisse a eu l'excellente idée d'éditer un chansonnier. Nous l'en félicitons. La commission nommée pour travailler à cette publication, composée de MM. Masset, C. Ribet, S. Dégallier et W. Robert, s'est acquittée de sa tâche de la manière la plus heureuse, et dans le choix des morceaux et dans l'ordonnance générale de l'ouvrage. Elle a compris qu'au nombre des 50 chansons de ce recueil, et à côté de morceaux peu connus, on devait nécessairement retrouver ces chansons aimées de tous et qui réveillent toujours si vivement nos sentiments patriotiques.

Et par qui ce pays peut-être chanté avec plus d'enthousiasme que par nos touristes, si souvent en présence des beautés incomparables de notre nature alpestre ?...

Mais ce recueil, empressons-nous de le dire, n'est pas destiné aux clubistes seulement ; il sera sans doute le bienvenu chez tous ceux qui aiment à égayer par nos chansons populaires les grandes réunions de citoyens, comme les réunions plus restreintes de Sociétés ou d'amis.

N'avez-vous pas remarqué, chers lecteurs, combien, dans de telles occasions, dans nos banquets, petits ou grands, il est difficile de trouver un chanteur ?... Désireux de voir l'animation et la gaité se mettre de la partie, c'est en vain que vous demandez à droite et à gauche :

— Voyons, Louis, Jules, François, etc., chantez-nous donc quelque chose, une de ces bonnes chansons dont chacun puisse accompagner le refrain.

On vous répond ordinairement :

— Je n'en connais point par cœur.

— Bah ! chantez toujours, ça reviendra.

Et pour faire preuve de bonne volonté, un des assistants chante deux ou trois lignes, et le reste lui échappant, il se hâte d'arriver au refrain par des tralala, tralala, tralala.

Et le refrain est accompagné vigoureusement, mais c'est tout. Nous avons vu le fait se reproduire mainte fois dans des réunions nombreuses, où pas une personne n'était à même de chanter un couplet entier.

Eh bien, c'est en grande partie pour combler cette lacune que la Section des Diablerets a publié son chansonnier, dont chaque morceau est accompagné de sa musique arrangée pour quatre voix, chansonnier qui contribuera sans doute pour une bonne part au joyeux entrain des prochaines courses et réunions de cette intéressante Société.

Ce petit volume d'un format pratique et dont la reliure est à la fois légère, souple et solide, est des plus portatifs. Il est en vente chez tous les libraires et au Bureau de notre journal, au prix de fr. 1.50. Nous ne saurions trop le recommander. L. M.

Lè menistrès et lè marchands dè bou.

On menistrè avai fauta d'on moulo ; et coumeint cein lo gainèva d'allà li-mèmo à la misa dè coumon et que ne sè tsailleisai pas non plie d'ein atsetà ein défrou dè la perrotse, demandà à n'on pàysan que fasai lo marchand dè bou et lo tserroton, mà que n'allèva pas soveint ào prédzo, dè lài fourni on moulo dè fào, et coumeint ne voliavè pas avai l'ai dè sè demauià, ne firont min dè prix.

Lo pàysan lài promet l'affèrè, et cauquiès dzo après, miné cé bou à la cura. Ma fài, po on bio moulo, c'étaï on bio moulo ; n'iavai rein à derè ; mà coumeint lo pàysan sè peinsavè que lo menistrè avai bon moian et que poivè bin pàyi, lài veinde cé bou à la hiauta gama, profità dè cein que n'aviont rein convegnu, po lo lài fèrè ào mein dix francs dè trào tchai. Lo menistrè, que trovavè qu'on l'écortsivè, vollie marchandà on bocon ; mà lo pàysan bragavè tant cé moulo que ne vollie pas ourè parlà dè rabatrèrè ouqiè.

Adon lo menistrè sè peinsa qu'ein sa qualità dè menistrè devèssai sè montrà lo pe résenablo, bastà et sè décidà à pàyi ; mà, po fèrè onna petita aleçon ào gallà, lài fe :

— Eh bin, teni, vouaiquie l'ardzeint ; l'est verè que vo profità tant pou dào menistrè la demèindze que fau bin que vo z'ein profitèyi lè dzo su senanna !...

On outro paysan, de quoui son menistrè avai assebin atsetà on tsai de bou, ne sè montrà pas asse jui. C'ètai caquieu teimps devant onna demèindze de coumenion. L'aviont decidà lo prix ein faseint lo marts, et lo paysan avai promet de menà on bon voiadzo. Ora, vo sèdè qu'à la coumenion, tandi que lo menistrè baillè lo pan à cliào que coumeniont, lào recitè à tsacon on verset de la biblia. Lo paysan, que coumeniyivè justameint clia demèindze quie, passè à son tor vailo menistrè que lài recitè lo verset que sè dit : « N'oubliez pas vos promesses ! » Lo paysan que sè peinsè que lài dit cein rappoo à tsai de bou, lài repond tot balameint : « Oh, n'aussi cousin, monsu lo menistrè, tant que mè dou tsévaux pourront roncllià ! »

Beignets de morue.

M. Achille Ozane, l'auteur des menus... poétiques, publiait dernièrement dans la *France* la recette suivante pour faire les beignets de morue, qui sont, paraît-il excellents.

Nous engageons donc vivement les cordons bleus à méditer les préceptes ci-après :

BEIGNETS DE MORUE

Ce poisson se refait au séjour dans l'eau fraîche
Une virginité,
Et vous le retrouvez tel ainsi qu'on le pêche
Dans toute sa bonté.

Avec soin égoutté, dès lors, on le divise
En carrés à peu près
De moyenne grosseur : c'est le but que l'on vise
Pour les premiers apprêts.

Maintenant il est bon de dire
Qu'avec un soin méticuleux
Vous faites une pâte à frire
De farine, de lait et d'œufs.

Trempez alors dans cette pâte
Chaque morceau séparément,
Que l'on précipite à la hâte
Dans la friture vivement.

Quand ces beignets sont d'un blond tendre,
Tels qu'en août se dorment les blés,
Sortez-les, et sans plus attendre
Servez aux gourmets assemblés.

Tel est la recette succincte
De ces beignets si recherchés,
Mangez-en la semaine sainte,
Afin d'expier vos péchés !

OPÉRA. — Nous attirons tout particulièrement l'attention sur la représentation de demain, dont le programme est exceptionnellement attrayant :

Miss Helyett et le Chalet.

On ne peut donner, dans une même soirée, deux opéras plus charmants, plus pétillants de gaieté et de ravissante musique. La salle sera comble — évidemment — et les applaudissements ne manqueront pas à nos excellents artistes.

Cela dit, n'oublions pas que la saison s'avance et que nos représentations d'opéras, toujours si goûtées de notre public, toucheront très prochainement à leur fin. C'est assez dire que nous devons en profiter pendant qu'il est temps encore.

Exposition nationale suisse. — Le journal officiel du 15 courant publie les articles suivants, presque tous illustrés de magnifiques gravures : Au pavillon Raoul Pictet. — Ame Vorabende. — L'industrie électro-chimique et électro-métallurgique en Suisse. — Les monuments historiques de la Suisse : l'Eglise romaine de St-Sulpice. — L'Université de Genève. — L'horlogerie en Suisse. — Les musiciens à l'exposition. — Chronique de l'exposition.

Solution du problème du 18 avril. — Solutions justes : MM. L. Faillettaz, Aigle; Kunzler, Hérisau; Dormond-Crosset, Arveyes; A. Rittener, Payerne; H. Guilloud, Avenches; Lentwyler, Zofingue; Poste gendarmerie, Yverdon; Muller, Hôtel d'Angleterre, Ouchy; Pension Crochet, Bex; Béchert, Lausanne; J. Wachter, Fribourg; Cercle de l'Union, St-Imier; F. Chaillat, Villars-Bozon; L. Margot, Ste-Croix; E. Michon, Bremblens; H. Lavanchy,

Montpreveyres; A. Stœcklin, Bex; Dufour-Bonjour, Genève; Café de la Poste, Lutry; J. Roy, Winterthur; E. Aeschlimann, Granges-Marnand; L. Küfner, Valleyres-sous-Rances.

Le berger avait 125 moutons et sa dépense annuelle était de fr. 75,60. — La prime est édue à M. Muller, à Ouchy.

Enigme.

J'ai vu, j'en suis témoin croyable,
Un jeune enfant armé d'un fer vainqueur,
Le bandeau sur les yeux, tenter l'assaut d'un cœur
Aussi peu sensible qu'aimable.
Bientôt le front élevé dans les airs,
L'enfant tout fier de sa victoire,
D'une voix triomphante en célébrait la gloire,
Et semblait, pour témoin, vouloir tout l'univers.
Quel est donc cet enfant dont j'admire l'audace ?
Ce n'était par l'amour, cela vous embarrasse.

Pensées.

L'amour et la barbe s'en vont en les faisant.

Les plumes des auteurs ennuyeux ressemblent à celles des duvets : elles font suer.

La fortune met un voile sur nos défauts et une couronne sur nos qualités. Se retire-t-elle ? Le voile se lève et la couronne tombe.

Les caractères faibles en politique, comme les estomacs forts, à table, s'accommodent de tous les régimes.

On pardonne plus volontiers aux fripons qui nous font gagner qu'aux honnêtes gens qui nous font perdre.

En parlant de sa femme, un duc du faubourg St-Germain, dit : *La duchesse.*

Un homme à cérémonies, dit : *Madame*

Un homme de bien, dit : *Ma femme.*

Un imbécile : *Ma moitié.*

Un loustic : *Mon gouvernement*

Les militaires : *Mon capitaine.*

Les épiciers : *La patronne.*

Les gens du commerce : *La bourgeoise.*

Le nom si digne d'époux et d'épouse n'est plus employé que par les portiers.

Boutades.

X....., attablé dans un restaurant du boulevard, lit le journal en déjeunant.

— Comment faites-vous pour déjeuner et lire en même temps, lui demande un imbécile ?

— C'est bien simple, répondit-il en se moquant, je lis d'un œil et je mange de l'autre.

Lili, qui n'a jamais quitté le faubourg Saint-Denis, a été emmenée hier à la campagne et regarde avec compassion des oiseaux sautillant dans l'herbe :

— Pauvre petits oiseaux des champs, dit-elle, ils n'ont pas même une cage pour dormir !

Un passant donne un sou à un pauvre.

— Merci, mon bon monsieur, dit le mendiant ; Dieu vous le rendra là-haut.

Et le monsieur, avec bonhomie :

— Oh ! qu'il ne se presse pas !

Un Marseillais raconte qu'il est propriétaire de mines de sel considérables, dans un pays plus ou moins fantastique.

— Ces mines doivent vous rapporter beaucoup.

— Oui, dans les premiers temps... malheureusement les ouvriers ont bientôt rencontré des couches de poivre qui ont sérieusement entravé l'exploitation.

Extrait authentique d'un rapport d'un brigadier du train des équipages en Algérie :

«...Le dit mulet sur la route de Souck-Ahras, de passage sur le pont peureux de sa nature, a fait un écart et est tombé dans un ravin dont la mort a été instantanée. »

Au bureau de poste.

Un fumiste s'approche du guichet « mandats et recouvrements ».

— Pardon, fit-il de sa voix la plus douce, c'est bien vous qui êtes chargé des recouvrements ?

— Oui, monsieur, qu'est-ce que vous désirez !

— Je voudrais faire couvrir mon parapluie.

Derrière un corbillard :

— Alors, le défunt n'avait pas de famille ?

— Aucune, et c'est moi, son propriétaire, qui suis obligé de conduire le deuil.

— C'est aimable à vous.

— Oh ! mais c'était un si brave homme. Ainsi, vous me croirez si vous voulez, je l'accompagne au cimetière avec autant de plaisir que si c'était un de mes parents.

A la terrasse d'un café de Montmartre :

Deux consommateurs se disputent pour régler les apéritifs.

— Garçon ! ordonne l'un d'eux, je vous défends de rien recevoir de Monsieur...

Et quelques instants après, à l'oreille de son ami :

— Dis donc, tu n'aurais pas cent sous à me prêter ?

La vieille Mme de X..... flirte encore rétrospectivement.

Elle aguichait, l'autre jour, le baron Ramolinot.

— Ah ! si vous m'aviez vue à vingt ans, baron, ma chevelure tombait jusqu'à terre.

— Je vous crois, chère madame..... Malheureusement elle a fini par y rester.

Un jeune auteur, encore sans réputation, envoie à Dumas le manuscrit d'une comédie, priant le grand écrivain d'être son collaborateur. Dumas, indigné d'une telle audace, prend la plume et écrit : « Comment osez-vous proposer, Monsieur, d'atteler ensemble un cheval et un âne ? »

L'autre répond par retour du courrier : « Comment osez-vous, Monsieur, m'appeler un cheval ? »

Dumas s'empressa de lui répondre : « Mon ami, envoyez-moi votre comédie. »

Parmi les poissons d'avril célèbres lancés par la presse, on rappelle celui-ci qui est un peu connu :

Le 31 mars 1836, l'*Evening Standard* annonça pour le lendemain l'exposition d'une merveilleuse collection d'ânes, dans le jardin de la Société d'agriculture de Londres.

Le lendemain, une foule énorme se pressait aux portes de ce jardin, et les visiteurs mystifiés s'aperçurent que la collection annoncée se composait de tous les lecteurs du journal qui avaient « gobé » le poisson.

Au fait, ce n'était peut-être qu'une question d'appréciation.

Les bizarreries des publications de mariage. Voici ce que nous relevons dans le dernier bulletin hebdomadaire :

M. *Pigeon*, voyageur, rue *Poulet* :

Et M^{lle} *Brochet*, marchande de marée, passage du *Saumon*.

L. MONNET.